

LES ADOLESCENTS ENFANTS DE MERES LESBIENNES : COMMENT LE PRENNENT-ILS ?

Chapitre 3

Perspectives théoriques

Introduction

Connaître la situation des homosexuels et des lesbiennes dans la société d'aujourd'hui peut contribuer à éclairer ce que cela signifie pour un adolescent d'avoir une mère lesbienne. Le rapport du Stortinget [assemblée nationale norvégienne] numéro 25 (2000-2001) : *Conditions de vie et qualité de vie pour les lesbiennes et les homosexuels en Norvège*, décrit ainsi leur situation :

L'évolution est allée dans le bon sens. La non-discrimination fait maintenant partie intégrante de la loi et de la réglementation norvégiennes. Il n'en est pas moins important de reconnaître qu'il existe encore une discrimination des homosexuels et des lesbiennes dans la société norvégienne. Cette discrimination est en contradiction avec nos valeurs et ne peut en aucun cas être acceptée (St.meld. nr 25 2000–2001, 1.1).

Plus loin dans le rapport du Stortinget :

Etre homosexuel n'est plus aussi effrayant ni « différent » : la stigmatisation sociale est atténuée, et c'est en général mieux accepté par la population.

Choix de perspectives théoriques

Kvale (1997) fait remarquer que c'est la perspective théorique d'une étude qui détermine la façon dont sont analysées les données empiriques. Il en ressort ce qu'il appelle une *subjectivité perspectiviste* quand les chercheurs choisissent différentes perspectives théoriques, qu'ils posent des questions différentes au même texte, et quand de surcroît leurs travaux d'interprétation aboutissent à des conclusions différentes. Kvale met en avant que la subjectivité, au sens d'une multiplicité de perspectives d'interprétations, est justement la force des études fondées sur des entretiens.

Quand un phénomène s'interprète à l'intérieur d'un contexte théorique, la validité de l'interprétation dépend notamment de la validité de la théorie dans ce domaine de recherche en particulier. C'est alors le milieu des chercheurs qui détermine la validité de l'interprétation théorique.

La théorie classique du *stigmat* du sociologue Erving Goffman (1963) est une perspective théorique très utilisée dans la recherche sur le champ de l'homosexualité. Le sociologue Per Solvang (2002) considère qu'elle s'est avérée inusable pour comprendre comment on prend conscience de sa différence et comment on la gère. Il souligne notamment que le concept de stigmatisation s'est imposé dans le langage courant.

L'Institut Norvégien de la Croissance, du Bien-être et du Vieillessement (Norsk institutt for forskning om Oppvekst, Velferd og Aldring, NOVA) a, à la suite d'une mission confiée par le ministère de l'Enfance et de la Famille, réalisé le rapport *Conditions et qualité de vie chez les hommes et femmes homosexuels* (NOVA 1/99). En Suède, le ministère de la Justice a nommé un « Comité sur les enfants dans les familles homosexuelles ». Le travail du comité a été par la suite publié sous le titre *Enfants dans des familles homosexuelles* au sein des Exposés Publics de l'Etat (Statens Offentlige Utredninger, SOU 2001 : 10). Aussi bien NOVA que SOU ont utilisé la théorie de Goffman sur le stigmaté. Chez nous, Benum et Vigdis ont utilisé la même théorie dans leur mémoire en psychologie avec pour titre *Jusqu'à quel point la réalité des clients est-elle visible? A propos des rencontres des femmes lesbiennes avec les services sociaux dans une perspective de minorité*.

Compte tenu de l'importance de la théorie du stigmaté de Goffman (1963) dans la recherche sur les homosexuels, il me fallait utiliser sa perspective théorique dans ma recherche. D'un autre côté, j'ai constaté que plusieurs aspects importants du matériau recueilli seraient perdus si j'analysais les données empiriques avec cette seule perspective théorique. Pour m'assurer d'une pluralité d'approches du matériau j'ai, outre la théorie du stigmaté, choisi d'utiliser plusieurs points de vues théoriques, comme le suggère le concept de la *subjectivité perspectiviste*. Ces concepts que j'ai choisi d'ajouter se situent aussi bien au niveau de l'individu que de la société. Chacun à sa façon, ils contribuent à illustrer la façon dont les mécanismes présents dans la société ont de la signification pour chaque personne. On trouvera ci-après une présentation des points de départ théoriques qui fondent cette analyse. En même temps, je rendrai compte explicitement des raisons de ces choix.

Perspective théorique principale : le stigmaté

Avant d'aller plus loin, je veux faire remarquer que lorsque j'utilise Erving Goffman comme référence, je pense à son livre *Stigma : notes on the management of spoiled identity* de 1963. Pour éviter les répétitions, à partir d'ici je ne ferai plus référence explicitement au titre et à l'année, mais je me contenterai du nom de Goffman.

J'ai élu la théorie de Goffman sur le stigmaté comme perspective principale de mon étude. Il y a plusieurs raisons à cela : d'abord parce que les gays et les lesbiennes sont toujours un groupe stigmatisé ; ensuite en raison de la place qu'occupe cette théorie dans la recherche sur les homosexuels. Enfin, cette théorie évoque la rencontre entre l'individu stigmatisé et les règles de jeu de la société, et c'est là un point central de mon enquête. Pour toutes ces raisons, je pense que c'est une façon adéquate et féconde d'éclairer les données empiriques.

La notion de stigmaté est d'origine grecque et désignait les signes corporels destinés à montrer l'infériorité du statut moral d'une personne. Le signe était brûlé ou scarifié sur le corps : celui qui le portait était la risée des autres et il leur servait d'avertissement. La notion de stigmaté a changé de nature avec le temps et, du signe sur le corps, il en est venu à désigner le statut que donne la stigmatisation. Les traits considérés comme des stigmatés ont aussi changé de nature.

Pour comprendre comment s'exprime le stigmaté, Goffman montre comment chaque société est organisée selon certaines règles. Les règles sociales sont organisées en sorte qu'elles permettent de classer chaque être humain de cette société dans une catégorie. Chaque catégorie a ses propres caractéristiques, vécues comme banales et naturelles par ceux qui en font partie. Les règles sociales nous permettent de voir immédiatement à quelle catégorie appartient chaque personne, et donc d'identifier ses caractéristiques probables, à partir de son apparence et de sa façon de s'habiller. Tout cela constitue ce que Goffman appelle *l'identité sociale*, qui est faite aussi bien de traits de caractère personnels, l'honnêteté par exemple, que de traits structurels, comme le métier.

Sans en être conscients, nous nous appuyons sur ces premières impressions et les transformons en attentes normatives. Goffman affirme que, toujours inconsciemment, nous transformons ces attentes en exigences qui nous semblent normales et raisonnables. Nous ne prenons conscience de nos exigences et de ce qu'elles impliquent que lorsque nous sommes contraints à nous demander si elles ont été satisfaites ou non. C'est seulement alors que nous prenons conscience de nos préjugés sur ce que devrait être la personne en question. Nous exigeons alors qu'on nous confirme les caractéristiques que nous avons attribuées aux autres, ce que Goffman a appelé l'*identité sociale apparente*. Goffman appelle la catégorie et les caractéristiques réelles de la personne, *identité sociale réelle*.

Le sociologue Per Solvang (2002) souligne qu'il est important d'avoir conscience que ce qui arrive à travers la stigmatisation est aussi l'expression d'une mécanique sociale courante. Les signes apparents auront toujours pour objet de simplifier les généralisations sur autrui. Cela apparaît clairement lorsque les gens se rencontrent sans se connaître. Par exemple les juristes, comme les handicapés moteurs, sont soumis à des attentes standardisées. Il est important dans tous les rapports sociaux de pouvoir tirer des conclusions à partir de catégorisations et de préjugés simples et rapides. Sans cela on ne sortirait pas vivants d'un carrefour !

Une personne peut avoir une identité sociale apparente qui la place dans une catégorie donnée, tandis que son identité sociale réelle recèle une caractéristique indésirable. Dans des cas extrêmes, cette personne peut être réduite à passer du statut de personne banale à celui de personne déviante, dévalorisée. Goffman utilise la notion de *stigmat* pour définir une caractéristique profondément déconsidérée, parfois qualifiée de faiblesse, manque ou handicap. Le concept de stigmat comporte une non-correspondance profonde entre les identités sociales apparente et réelle.

Toutes les caractéristiques indésirables n'ont pas le même destin, seulement celles qui sont incompatibles avec l'image stéréotypée des membres d'une catégorie donnée. Goffman souligne l'importance de la relation dans la stigmatisation ou non d'une personne. Une caractéristique objet de stigmatisation aux yeux de quelqu'un, peut, aux yeux de quelqu'un d'autre, confirmer la normalité. La caractéristique en elle-même n'est pas stigmatisante, elle doit être appréhendée dans le contexte relationnel. Dans la plupart des milieux, avoir fait des études supérieures sera perçu positivement. Cependant, dans des milieux où les études supérieures ne sont pas répandues, cette caractéristique peut être considérée comme quelque chose de négatif et on peut être perçu comme un raté ou un outsider.

Ensuite il distingue entre les concepts de *déconsidéré* et de *potentiellement déconsidéré*. Le *déconsidéré* est porteur d'un stigmat qui est connu ou immédiatement visible pour l'entourage. Le *potentiellement déconsidéré* porte en lui un stigmat qui n'est ni connu ni immédiatement reconnaissable. Une seule et unique personne a nécessairement connu les deux.

Goffman esquisse trois sortes de stigmates. Ce sont les tares physiques, les erreurs dans les traits de caractère et les stigmates tribaux. Goffman place l'homosexualité dans la rubrique des erreurs de traits de caractère. La nationalité, la race, la religion sont des exemples de stigmates tribaux.

Un point commun entre les trois formes de stigmates est que la personne concernée serait acceptée sans problème dans un contexte habituel, mais que cette seule caractéristique la déconsidère. On ne fait plus attention à ses autres caractéristiques, qui devraient la qualifier pour être acceptée.

A l'opposé de la catégorie des stigmatisés, il y a ceux que Goffman appelle les *normaux*. Le normal considère la personne stigmatisée comme un humain incomplet. Il décrit ce

phénomène avec le concept du stigmaté, présenté comme une idéologie que chacun développe pour expliquer l'infériorité du stigmatisé. Le but est de convaincre soi-même et les autres de la menace que représente le stigmatisé. Le concept de *termes de stigmatisation*, lesquels se retrouvent dans les insultes de la langue courante, éclaire la tendance du normal à attribuer au stigmatisé un certain nombre de caractéristiques déconsidérées.

Le stigmatisé a tendance à se considérer au fond de lui-même comme normal, avec les mêmes droits que les autres à être traité de façon juste. Malgré tout, il ou elle aura l'impression, souvent avec raison, qu'il/elle n'est pas évalué-e de la même façon que les autres. Mais d'autre part, le stigmatisé a lui-même intériorisé les normes sociales, ce qui lui permet de voir comment les autres le regardent. En même temps, ce regard sur lui-même peut se traduire chez lui par un sentiment de honte devant ses propres caractéristiques, jugées infamantes.

La rencontre entre un normal et un stigmatisé peut insécuriser fortement ce dernier parce qu'il ne sait pas comment il va être identifié et reçu – ce que les autres vont penser de lui. Cela peut lui donner le sentiment de ne jamais savoir ce que les autres pensent vraiment de lui. De plus, le stigmatisé peut avoir tendance à donner au comportement des autres un sens qu'il n'a pas. Cette insécurité peut générer chez les deux personnes un malaise que Goffman appelle la *prise en compte réciproque à l'infini*. Un exemple dans ma propre étude est que les interviewés évitent dans certains contextes de parler de leur propre situation familiale parce qu'ils ne sont pas sûrs de réactions qu'ils vont recevoir. De même, ceux qu'ils rencontrent évitent le même sujet parce qu'ils ne sont pas sûrs de la façon dont leurs propos vont être reçus.

Si le stigmaté est quelque chose qui s'est manifesté sur le tard, le sentiment d'insécurité peut être lié non seulement à de nouvelles relations mais aussi aux anciennes. Goffman souligne l'ambivalence que le stigmatisé peut ressentir par rapport à sa propre catégorie stigmatisée. Son rapport à sa propre catégorie peut alterner entre acceptation et rejet, en fonction notamment de ce que Goffman appelle la *carrière morale de l'individu*. Ceux qui ont un stigmaté déterminé traversent en général des expériences proches lorsqu'il s'agit de trouver leur place dans leur environnement. Goffman décrit la traversée par le stigmatisé de phases semblables dans le développement de la perception de lui-même, ce qu'il désigne par *carrière morale de l'individu*. Il décrit le *processus de socialisation* – un processus dans lequel le stigmatisé comprend la vision et les conceptions identitaires des normaux telles qu'elles se présentent dans la société, et s'y adapte, en même temps qu'il comprend les conséquences de son stigmaté.

Dans la rencontre avec les autres, le potentiellement déconsidéré a le choix quant à l'information dont il dispose sur son stigmaté. Autrement dit, il doit gérer l'information sur son identité personnelle réelle ; le choix consistant à dire ou ne pas dire. Il peut garder l'information ou mentir sur son stigmaté. Dans chacun des cas, il s'agit d'évaluer quelle tactique adopter à l'égard de qui, quand, où et comment. Ces efforts peuvent lui apprendre beaucoup sur l'interaction entre êtres humains, une interaction qui dans d'autre cas irait de soi et passerait inaperçue.

La visibilité du stigmaté est un facteur déterminant, aussi bien la compréhension de ce qui se voit que la connaissance préalable que l'on a du stigmaté : il peut s'agir de rumeurs. Ensuite on distingue ce qui peut se voir et ce qui s'impose à la vue. Un même stigmaté peut s'imposer à des degrés différents. De plus, le degré de visibilité est dépendant de celui qui observe et de sa capacité à saisir la situation. Le fait d'être gay ou lesbienne est le plus souvent invisible : il s'agit d'un stigmaté invisible.

Goffman explique les problèmes d'adaptation réciproques entre normaux et stigmatisés comme une conséquence d'un trait fondamental de notre société : les perceptions stéréotypées

de l'être humain. Il souligne que, selon une perception prédominante, les représentations stéréotypées seraient répandues entre inconnus dans les contacts impersonnels, tandis qu'une familiarité accrue conduirait à remplacer la crainte par de la sympathie et de la compréhension.

Il présente plusieurs exemples à l'appui de cette vision, même s'il montre par ailleurs qu'une plus grande familiarité ne diminue pas nécessairement la crainte. Les proches du stigmatisé peuvent être justement ceux que, plus que quiconque d'autre, celui-ci préférerait voir ignorer le stigmate. Goffman cite la situation des homosexuels comme exemple.

Il n'empêche, le fait de connaître personnellement le stigmatisé influence le regard que l'on porte sur lui. Pour décrire le sens que cela peut avoir de connaître un stigmatisé, Goffman a formulé le concept de *l'identité personnelle*. L'identité personnelle est la façon dont des groupes petits et divers considèrent les autres membres du groupe en tant que personnes uniques. Ce caractère unique est présenté comme une marque positive, qui distingue l'individu des autres.

Les parents et les amis proches peuvent avoir un rôle fondamental sur la façon dont le déconsidéré potentiel va pouvoir gérer sa situation sociale. Goffman divise les relations entre différentes structures où le contact peut avoir lieu. Ces structures sont : les lieux publics où l'on entre en contact avec des inconnus, les relations impersonnelles à l'occasion d'échanges de services, le lieu de travail, le voisinage et le foyer. Chaque rencontre peut donner lieu à une absence de correspondance entre les identités sociales réelle et apparente.

Un trait potentiellement déconsidérant non encore dévoilé peut avoir plus de conséquences pour les amis que pour les inconnus. Dévoiler le stigmate n'a pas seulement des conséquences sur la situation immédiate, mais aussi sur la suite de la relation. Autrement dit, faire connaître son stigmate à quelqu'un n'a pas seulement une influence sur le moment, cela en a aussi sur ses opinions par la suite.

L'environnement de l'individu se divise entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. Les premiers sont en mesure d'identifier personnellement l'individu. Il reste complètement étrangers aux seconds. L'individu que certains interlocuteurs connaissent ne le sait pas nécessairement. De la même façon, ses interlocuteurs ne savent pas nécessairement s'il sait ou s'il ne sait pas qu'ils le connaissent. Cela fait que pour l'individu il est difficile de savoir si les autres le situent d'après son identité sociale ouverte, ou si a lieu un début d'identification personnelle. En d'autres termes, est-ce qu'ils savent qui il est vraiment ?

Le stigmate peut être de telle sorte que soit tous, soit personne n'est au courant de son existence. Dans la plupart des cas, cependant, la vérité se trouve quelque part entre ces deux extrêmes : d'un côté maintenir le secret, de l'autre le faire savoir complètement. Parce qu'il y a des avantages à être considéré comme normal, la plupart vont à un moment ou à un autre essayer de « passer » pour normal.

Lorsqu'on en arrive à des relations intimes, la reconnaissance de manques ou d'erreurs invisibles vient confirmer l'intimité de la relation. Le choix se fait entre faire connaître sa situation ou avoir mauvaise conscience parce qu'on n'ose pas le faire.

Certains peuvent garder secrète avec succès l'information sur leur stigmate. Cela pose la question des éventuelles conséquences psychiques pour eux-mêmes. On peut supposer que ces personnes payent un prix élevé sous forme d'angoisse d'être découverts. Pourtant, Goffman estime que ce n'est pas toujours le cas.

Pour les rendre plus compréhensibles, Goffman oppose les concepts d'identité sociale et d'identité personnelle au concept d'*identité-moi*. Goffman prend ce concept à la psychologie

de développement, plus précisément à Erik H. Erikson. Le concept d'identité-moi, appelé aussi *identité vécue*, est la compréhension subjective que l'on a de sa propre situation à la suite de différentes expériences sociales. Ce concept a quelque chose de subjectif et de réflexif. Dans notre contexte, il permet de regarder de plus près les sentiments de l'individu à l'égard de son stigmaté et de son environnement, tandis que le concept d'*identité sociale* ou *personnelle* est d'abord une description de l'image que les autres ont de lui.

Goffman souligne que les concepts ont des fonctions différentes. Le concept d'*identité sociale* permet de considérer la stigmatisation elle-même comme un phénomène. Le concept d'*identité personnelle* permet d'analyser le rôle du contrôle de l'information dans le rapport du stigmatisé avec son environnement. De son côté, le concept d'*identité-moi* éclaire les sentiments du stigmatisé envers son propre stigmaté et son environnement.

Le stigmatisé a tendance à diviser les « siens » en différentes catégories selon que le stigmaté est plus ou moins manifeste. Il peut alors adopter la même attitude à l'égard de ceux qui sont plus stigmatisés que lui que celle que les normaux adoptent à son égard.

Le stigmatisé s'applique à lui-même les mêmes normes d'identité que les normaux, même s'il ne peut pas les appliquer jusqu'au bout. Il ne peut donc pas éviter d'avoir une certaine ambivalence par rapport à son propre moi. Le regard du stigmatisé sur lui-même se présente comme une contradiction fondamentale : il se considère lui-même comme l'égal de n'importe qui et, en même temps, il est considéré comme différent tant par lui-même que par son entourage.

En ce qui concerne la façon dont le stigmatisé vit son propre stigmaté, Goffman insiste sur le rôle du groupe, compris comme un ensemble d'individus dans une même situation. Pour se comprendre lui-même, l'individu cherche des renseignements auprès de ce groupe.

Concepts théoriques supplémentaires

Doxa, *monopole du modèle*, *langue comme moyen de pouvoir*, et *normativité hétérosexuelle* sont tous des termes qui, chacun à sa façon, décrivent la répartition du pouvoir dans notre société. Celle-ci ne se laisse cependant pas dévoiler facilement, parce qu'elle est cachée et qu'elle est considérée comme allant de soi. Je vais définir ci-dessous chacun des concepts en lui-même, en même temps que je vais préciser la contribution de chacun à l'étude, en les comparant les uns aux autres.

Doxa

Le sociologue français Pierre Bourdieu (2000) a développé le concept de *doxa*. Ce dernier traite de la façon dont les humains acceptent des normes et des règles appliquées aux phénomènes, sans aucunement les critiquer ni se poser de questions sur elles. Ce concept se rapporte explicitement à ce qui va de soi, et contribue à nous faire comprendre les différents phénomènes présents implicitement dans notre héritage culturel sans que nous en soyons conscients.

Il y a clairement des points communs entre le concept de *doxa* de Bourdieu et le concept de *règles du jeu social* de Goffman. Les deux sont cachés, mais lorsque quelqu'un viole la norme, aussi bien que la *doxa* que les règles de jeu sociales deviennent visibles. La raison pour laquelle je choisis d'utiliser le concept de *doxa* est son caractère explicite, ce qui en fait un concept analytique prometteur. Le concept de Goffman n'est, selon moi, pas aussi pertinent à utiliser indépendamment parce qu'il fait partie d'un contexte théorique plus important. Le concept de *doxa* le recouvre (et le dépasse) parce qu'il analyse mieux le caractère évident de ce qui est accepté comme allant de soi et qui donc se laisse difficilement violer.

Le monopole du modèle

Le professeur en sociologie Stein Bråten (1983) a développé une théorie du *monopole du modèle* ou *modèle monopolistique*. Il le définit de la façon suivante : « *un monopole du modèle apparaît là où une perspective devient absolue et qu'un modèle de réalité dans une réalité diverse est considéré comme unique. Ceux qui se retrouvent en dehors du modèle monopolistique sont de ce fait dévalorisés, et leur opinion ignorée* » (Stein Bråten 1983, préface).

Irène Levin (1994) a observé la famille nucléaire, haut lieu de l'hétérosexualité, à la lumière du concept de monopole du modèle. Elle dit que lorsqu'on pense au concept de famille, on pense automatiquement à la famille nucléaire. C'est un souhait et un idéal, un modèle que la majorité souhaite atteindre. La famille nucléaire fonctionne comme un modèle familial supérieur et c'est ce phénomène que Bråten appelle monopole du modèle.

Le monopole du modèle de la famille nucléaire fait passer les autres formes familiales à l'arrière-plan ou les rendent invisibles. On regarde les autres dispositions familiales comme des variantes ou des déviations de la véritable forme familiale, c'est-à-dire la famille nucléaire. On peut en conclure que la famille nucléaire a un caractère de modèle normatif (ibid.).

On peut considérer de la même façon l'attitude de l'hétérosexualité à l'égard de l'homosexualité : cette dernière n'atteindrait pas une « véritable » forme de sexualité, c'est-à-dire une sexualité hétérosexuelle.

Le concept de monopole du modèle contribue à mettre en évidence comment un phénomène a plus de crédit qu'un autre, et les conséquences de cela. Par exemple, ce concept permet de comprendre plus facilement la déclaration suivante, tirée de cette étude : « *nous aussi, on est une famille nucléaire* » ; sous-entendu, notre famille est aussi bien qu'une famille nucléaire. Un autre exemple tiré de l'étude : « *il n'y a pas de problème avec une maman lesbienne* », sous-entendant qu'être lesbienne c'est aussi bien que d'être hétérosexuelle.

Les concepts de monopole du modèle et de stigmatisme ont en commun de traiter, chacun à sa façon, de phénomènes toujours dévalorisés dans notre culture. D'après moi, une façon stimulante de comprendre ces concepts est de voir le stigmatisme comme l'expression du monopole du modèle dans sa conséquence la plus extrême, là où la différence [entre normal et déviant] est une question de degré dans l'estimation de la déviance. Un exemple : la famille nucléaire en tant qu'idéal, que les autres formes familiales, comme les familles recomposées ou les familles monoparentales, ne parviennent pas à atteindre. La variante homosexuelle de la famille représente un point extrême car non seulement elle dévie de l'idéal familial, mais elle est déjà, de surcroît, marquée par un stigmatisme. En poursuivant plus loin ce raisonnement, on peut y voir l'expression d'une forte opposition entre le normal et le déviant, qui se substitue à la vision de ces différents phénomènes comme une multitude de variations.

Le langage comme moyen de pouvoir

Le professeur de psychologie Rolv Mikkjel Blakar (1973) a décrit comment le langage est un moyen de pouvoir social et non pas seulement un moyen neutre de vie en commun, de communication et d'échange d'informations. Il montre comment l'utilisation du langage reflète et exprime des intérêts et points de vues différents. Il a placé au cœur de son analyse la façon dont le langage a fonctionné dans l'oppression des femmes.

D'après moi, cette perspective contribue à ouvrir les yeux sur le langage même et le moyen de pouvoir qu'il représente. Un exemple tiré de cette étude est la notion de petit ami-e. Le langage s'interprète à la lumière de la doxa, et c'est une perception prédominante de la notion

de petit ami-e qui devient visible, celle qui implique la formation d'un couple hétérosexuel. Pourtant, les personnes interviewées dans cette étude mettent en avant une acception plus large de cette notion de petit ami-e.

Si l'on considère le langage comme un moyen de pouvoir et qu'on le compare au concept de monopole du modèle, on voit comment ce dernier s'exprime dans un langage apparemment neutre, mais qui, regardé de plus près, s'avère oppresseur à l'égard de formes d'expression indésirables. Un exemple : l'expression « formes familiales homosexuelles ». Malgré son orientation hétérosexuelle, la famille nucléaire n'est pas associée à la sexualité. Ce qui fait que la notion de famille nucléaire apparaît comme inoffensive, alors que la notion de « forme familiale homosexuelle » est liée à l'homosexualité, qui est un tabou.

Normativité hétérosexuelle

Les adeptes de la théorie *queer* voient notre société, notre culture et notre identité comme faisant l'objet d'une normativité hétérosexuelle, ce qui est un problème à questionner. La théorie *queer* est composée de différentes perspectives qui refusent de tenir compte des exigences qu'impose l'hétérosexualité en se considérant comme naturelle et allant de soi. A la place, la théorie *queer* souligne l'existence et la signification de l'homosexualité. L'hétérosexualité en tant que phénomène est considérée comme une invention sociale liée au pouvoir, ce qui veut dire que certaines personnes bénéficient de privilèges au détriment d'autres personnes (Kulick 1996).

La théorie *queer* est intéressante en tant qu'outil analytique qui apporte de nouvelles manières de voir des phénomènes sociaux et culturels. L'analyse a porté sur les normes hétérosexistes non écrites dans notre société (Kulick 1996)

Le point central pour l'utilisation du concept de normativité hétérosexuelle dans ce contexte est qu'il peut être considéré comme un concept analytique. Un concept analytique est un outil qui permet de chercher ce qui est significatif dans le matériau empirique (Haavind 2000).

Le concept de normativité hétérosexuelle peut être vu comme l'illustration concrète de l'expression plus générale de doxa (Bourdieu 1995). La normativité hétérosexuelle traite concrètement le phénomène de l'hétérosexualité qui va de soi. Ce concept est, selon moi, un bon concept analytique pour voir comment l'hétérosexualité en tant que phénomène est une norme non écrite et considérée comme allant de soi.

Homophobie intériorisée

George Weinberg a commencé à utiliser le concept d'*homophobie* à la fin des années 60 pour étiqueter aussi bien la peur des hétérosexuels d'approcher les homosexuels que le dégoût des homosexuels pour eux-mêmes (Weinberg 1972). Ce dernier cas est appelé *homophobie intériorisée* : homosexuels et lesbiennes réagissent aux attitudes négatives et aux présupposés envers eux, en les intégrant eux-mêmes (Nilsson Schönnesson & Ross 1994 après Soi 2001 :10). L'homophobie intériorisée peut constituer une menace importante pour les homosexuels et les lesbiennes à la recherche de leur identité homosexuelle, en ce qu'elle peut jouer sur leur propre estime d'eux-mêmes.

Le concept d'homophobie a été critiqué parce qu'on a estimé que ces attitudes négatives relevaient d'un phénomène culturel plutôt que d'une attitude individuelle. Je pense aussi que le concept est problématique parce qu'on l'associe à une personne en particulier et non à des attitudes et à des présupposés. J'ai malgré tout choisi de l'utiliser, car c'est un concept courant, utilisé dans beaucoup d'ouvrages.

Concrètement, le concept d'homophobie intériorisée permet de mieux comprendre comment certains intègrent des attitudes négatives à l'égard des homosexuels et des lesbiennes.

Il y a des traits communs évidents entre le concept d'homophobie intériorisée et les concepts de Goffman d'identité-moi et de discrédité. Le discrédité porte un stigmate qui est connu ou qui est visible pour l'environnement, et le concept d'identité-moi permet de comprendre les sentiments d'une personne à l'égard de son stigmate et son environnement. Le concept d'homophobie intériorisée inclut selon moi aussi bien le concept d'identité-moi que le concept de discrédité, mais en plus il exprime spécifiquement comment homosexuels et lesbiennes portent le stigmate de l'homosexualité.

Processus du come-out

Le développement d'une identité propre en tant que gay ou lesbienne a été d'abord décrit par Vivienne Cass vers la fin des années 70, comme un modèle alternatif aux modèles pathologiques (Ohnstad 1997, 2000). Le modèle décrit le développement de l'identité comme un processus divisé en plusieurs stades : d'une identité peu assurée à une identité assurée comme gay/lesbienne. A propos de ce développement de l'identité, on parle d'un processus de *come-out* (Ohnstad 2001).

Le modèle originel des stades de Cass, où le développement était appréhendé comme un processus psychique intérieur, a par la suite été développé par Eli Coleman, pour inclure également la façon dont un-e gay/lesbienne se définit par rapport aux autres (Ohnstad 2001).

Ohnstad (2001) souligne que le modèle a certains traits communs avec la théorie de la *crise*, notamment le fait que reconnaître qu'on est lesbienne ou gay est une crise pour l'image et pour la perception de soi-même. De même que la crise, c'est un processus qui, en faisant traverser plusieurs phases, fait prendre une nouvelle orientation.

Coleman (1981/82) décrit le come-out comme un processus de développement en cinq stades : le pré-processus du come-out, la phase du come-out, le stade de recherche, le stade du premier rapport et la phase d'intégration.

Il est important d'être conscient que tous les homosexuels ne suivent pas les cinq stades dans un ordre chronologique. Certains vont travailler les différentes phases en même temps, d'autres démarrent à un niveau plus élevé, d'autres encore ne traversent jamais ces phases (Coleman 1981/82). Le modèle se veut une description de la façon dont le développement peut avoir lieu ; il n'est pas censé décrire ce qu'il doit être (Ohnstad 1997). On suppose cependant que, pour pouvoir intégrer une identité en tant que gay/lesbienne, la personne a traversé et achevé les quatre phases antérieures (Coleman 1981/82). Ohnstad (1997) souligne que le développement n'est jamais vraiment achevé car, en tant que lesbienne ou gay, on se retrouve constamment face à de nouvelles situations. A chaque nouvelle rencontre, le gay/lesbienne est confronté à la question : « quand convient-il de se déclarer homosexuel ? », question qui génère à chaque fois un nouveau processus.

Jevais ici rendre compte des différentes phases du développement d'une identité homosexuelle/lesbienne décrites par Coleman (1981/82) :

La pré-phase de come-out

La première phase est imprégnée du sentiment d'être différent des autres personnes du même sexe et du même âge, sans qu'on soit conscient qu'il s'agit de sa sexualité. Il n'est donc pas possible de décrire ses sentiments : on se sent alors étranger et seul. Une façon saine de traverser cette phase est d'assumer comme une crise le fait d'être différent. Cela implique, dans la pratique, de casser les mécanismes de défense et de reconnaître ses sentiments à l'égard du même sexe. L'individu accède au stade suivant lorsqu'il a reconnu ses sentiments homosexuels.

La phase du come-out

Différentes notions décrivent cette phase. Cass la décrit comme un stade de perturbations identitaires.

Le premier pas dans cette phase est carrément de reconnaître ses pensées et fantasmes homosexuels. On ne peut cependant pas développer indépendamment d'autrui le sentiment d'être une personne digne et acceptée. L'étape suivante, dans cette phase, est donc de partager ces pensées avec d'autres, pour recevoir une confirmation de sa dignité et de son acceptation.

Coleman souligne que ce processus est lié au risque d'être repoussé. Il souligne que c'est pourquoi il est important de choisir soigneusement celui à qui on veut se confier.

Un retour négatif d'autrui peut avoir pour conséquence de conforter la personne dans ses anciens préjugés sur l'homosexualité et de renforcer ainsi la détérioration déjà amorcée de l'image de soi. Un retour positif, au contraire, peut agir à l'encontre des sentiments négatifs intégrés, permet le début d'une acceptation de ses sentiments sexuels, et peut également développer l'estime de soi.

Ces deux premières phases sont les plus difficiles et se font dans la solitude ; ce sont aussi celles qui prennent le plus de temps. Même s'il y a une plus grande ouverture sur l'homosexualité aujourd'hui qu'auparavant, le processus de se reconnaître gay/lesbienne reste difficile, et certains demandent de l'aide professionnelle pour cette phase (Ohnstad 1997).

La phase de recherche

Durant ce stade, on cherche sa nouvelle identité sexuelle, dans sa signification sociale aussi bien que sexuelle. La fréquentation d'autres gays/lesbiennes permet de développer un sentiment de soi-même positif. Cass décrit cette première phase d'essai comme une phase de tolérance identitaire, qui conduit vers une acceptation de son identité. Parce que nous sommes socialisés comme des individus hétérosexuels, nous allons manquer des compétences nécessaires pour développer des rapports avec quelqu'un du même sexe. Se pose alors la question de savoir comment on entre en contact et comment on drague quelqu'un du même sexe.

La phase du premier rapport

Le grand défi dans cette phase est d'apprendre à vivre en harmonie dans une société où la norme est un rapport entre deux sexes opposés, d'autant qu'il y a peu de modèles qui montrent le chemin. De surcroît, beaucoup de couples homosexuels manquent de soutien de la part de leur environnement. L'un des grands pièges lors du premier rapport est que l'identité en tant qu'homosexuel n'est pas encore solidement ancrée. Pour résumer, beaucoup de forces tirent chacune de son côté au cours de cette phase.

L'intégration

Dans la terminologie de Cass, l'individu part d'une perturbation identitaire et progresse par la comparaison, la tolérance, l'acceptation et la fierté, pour finir par l'intégration. A ce niveau l'individu a atteint une correspondance entre sa propre perception de soi et de la façon dont il se pense perçu par les autres.

Parce que les rapports pendant cette phase sont souvent caractérisés par une confiance et une liberté réciproque, les rapports ont plus de chances de réussir à ce moment que pendant les phases précédentes. Dans cette phase, l'individu peut à nouveau élargir son horizon pour travailler sur d'autres aspects significatifs de son développement.

Le processus ne se termine jamais, parce qu'on fait constamment face à de nouvelles situations dans lesquelles il faut décider si l'on dévoile son homosexualité ou non. Ce sont des stades à traverser pour s'accepter et être accepté comme gay ou lesbienne.

Le concept du *come-out* contribue concrètement à montrer que les gays et les lesbiennes ainsi que leurs proches traversent un processus pour accepter leur propre homosexualité ou, ce qui est le cas dans notre contexte, celle de leurs parents. Montrer l'articulation de ce processus permet de mieux comprendre les différentes phases de l'acceptation de son identité de gay/lesbienne, ou de personne proche de gays et de lesbiennes.

Le processus du *come-out* est clairement analogue au concept de Goffman d'identité-moi. Le concept de l'identité-moi porte, comme je l'ai indiqué plus haut, sur les sentiments que chacun a à l'égard de son stigmaté et de son environnement. Il décrit, à l'instar du processus de *come-out*, un mouvement du stigmaté vers une réconciliation avec son stigmaté, mouvement dans lequel il apprend à partager ses pensées sur sa situation jusqu'à avoir suffisamment de confiance en lui-même pour affronter ce qu'il croit que les autres pensent de lui.

Les crises

Au processus du *come-out* il m'a semblé nécessaire d'adjoindre le concept de *crise*. Il permet de montrer à quel point le processus du *come-out* peut s'avérer traumatisant pour quelqu'un, aussi bien pour les gays et lesbiennes eux-mêmes que pour leurs proches.

Le terme de crise vient du grec *krisis* qui signifie « transformation décisive et fatale », ainsi que « changement soudain » (Cullberg 1994).

D'après Cullberg (1994), on traverse une crise psychique lorsque les expériences antérieures et les réactions apprises ne sont plus suffisantes pour comprendre et maîtriser une situation nouvelle rencontrée.

Ohnstad (2001) souligne la ressemblance entre le parcours de crise décrit dans cette théorie et le processus du *come-out* qui accompagne la découverte de sa propre homosexualité. D'après Strommen (1993), les proches des gays ou des lesbiennes ont aussi leur processus de *come-out*. Ainsi le processus de *come-out*, en œuvre quand on découvre que sa mère est lesbienne, peut avoir une ressemblance avec les phases décrites dans la théorie de la crise.

Tabou

Tabou est à l'origine un mot polynésien, qui présente deux sens différents. D'un côté il signifie « le sacré », de l'autre il signifie « malheureux, dangereux, interdit et impur ». Le contraire de tabou est ce qui est courant, habituel, accessible. Il découle de ce concept une recommandation qui s'exprime comme un interdit ou comme une restriction (Freud [1912-13],1983). Leira (1988) parle du tabou comme d'une interdiction à rendre visible.

Les restrictions du tabou s'opposent aux interdits moraux ou religieux. L'interdiction du tabou est d'origine inconnue et ne repose donc sur aucune justification : son interdit est sa propre justification. Le tabou en tant que concept est aussi dit la « loi non-écrite la plus ancienne de l'humanité », elle remonte à une époque antérieure à la religion (Freud [1912-13],1983).

Le tabou a beaucoup de fonctions, par exemple il doit protéger les événements importants de la vie comme la naissance, le mariage et les activités sexuelles (ibid).

J'ai choisi le concept de tabou comme point de vue pour comprendre comment l'interdit moral de l'homosexualité dans notre société s'exprime sous la forme de silence et d'invisibilité autour de ce phénomène.

Traumatismes fondés sur le tabou

Le contraste entre l'importance numérique et l'invisibilité de l'homosexualité peut se comprendre comme une conséquence de ce que le phénomène lui-même est tabou. « Tabou » implique, comme je l'ai signalé plus haut, l'interdit social de rendre quelque chose visible

(Leira 1985). Des estimations montrent qu'en Norvège aujourd'hui, 20 000 enfants ont des parents gays ou lesbiennes (NOVA 1/99). Dans le débat sur l'adoption qui vient de porter sur les gays/lesbiennes et les enfants, l'existence de ce groupe n'a pas été prise en considération.

L'existence d'un tabou lié, par exemple, au fait d'être enfant d'une lesbienne rend difficile la traversée éventuelle d'une crise liée à l'orientation sexuelle de sa mère. D'abord parce qu'il est difficile d'y mettre des mots ; ensuite parce que l'invisibilité du sujet conduit à écarter la validité du problème. Il est apparemment inexistant. Le caractère tabou du sujet le rend invisible dans le quotidien, par exemple à l'école. Bien que ce soit un sujet lourd du point de vue émotionnel, il est difficile d'en parler.

Le concept de traumatisme fondé sur le tabou montre de façon explicite qu'il y a deux phénomènes difficiles à gérer. Ce concept peut contribuer à mettre en relief les difficultés de l'interdit en mettant des mots sur les phases dans le processus du come-out, de même que sur la crise éventuelle.

Maîtrise

J'ai, dans ce contexte, choisi de prendre comme point de départ la théorie de Jean Piaget sur la *reconnaissance*. Ci-dessous un court compte-rendu de la théorie de la reconnaissance de Piaget.

La force motrice du développement de l'humain est l'autorégulation, qui tend vers un équilibre, c'est-à-dire vers de nouvelles façons d'appréhender des situations inédites. Ce processus d'équilibrage est décrit comme un processus d'*adaptation*. C'est le moyen par lequel l'être humain prend en compte d'une façon active ses besoins pour comprendre et agir lorsqu'il est exposé à des changements et des influences. Il s'agit d'un processus d'expérience.

Le processus d'adaptation est un processus d'échange. L'être humain adapte en partie son environnement à lui-même par un processus orienté vers l'intérieur appelé *assimilation*. Et, en partie, il s'adapte à l'environnement par un processus orienté vers l'extérieur appelé *accommodation*.

Dans un processus d'assimilation, ce qui est nouveau est interprété en comparaison avec des façons de comprendre connues. La plupart des situations ne peuvent cependant pas être résolues entièrement de cette façon, c'est la raison pour laquelle le plus souvent l'assimilation s'accompagne d'une accommodation. Il y a accommodation lorsque les anciennes façons de comprendre sont modifiées à la lumière des nouvelles expériences. Advient alors une adaptation par laquelle l'être humain modifie les façons de penser et de comprendre le monde auxquelles il était habitué, ou encore où il ajoute les nouvelles expériences aux anciennes.

A travers ce processus, l'être humain change en se restructurant. Il n'est pas entièrement soumis à son environnement, mais il peut s'adapter à des conditions et des influences nouvelles (Piaget 1973). Le concept de *maîtrise* décrit comment un être humain garde un rapport actif avec ses besoins afin de comprendre et de gérer les changements et les influences auxquels il est exposé. Concrètement, dans le cas des adolescents de cette étude, dont la mère est lesbienne, cela veut dire qu'ils disposent d'un outil cognitif qui leur permet de comprendre et de gérer cette situation.

Maîtrise du stress

La recherche sur le stress montre qu'il y a au moins deux stratégies principales pour le maîtriser. L'une repose sur l'activité, l'autre touche à l'émotion (Lazarus 1999). La maîtrise reposant sur l'activité consiste à faire quelque chose à partir de la situation à proprement parler, pour rééquilibrer le système. La maîtrise émotionnelle, quant à elle, décrit la façon

dont la personne va essayer de s'adapter, comme changer ses sentiments ou penser autrement la situation. La stratégie la plus appropriée à adopter dépend de la situation (Waaktaar et Christie 2000).

Le concept de maîtrise du stress contribue à éclairer les différentes stratégies qui se mettent en branle lorsqu'on est soumis à un stress.

Résumé : mon modèle théorique

La théorie du *stigmat* de Goffman est la description d'un processus qui a lieu tant au niveau individuel que sociétal. *L'identité-moi* se situe à un niveau individuel et reflète les sentiments et le vécu du stigmatisé par rapport à son stigmat et son environnement. *L'identité personnelle et sociale* a comme point de départ des processus qui ont lieu à un niveau sociétal et qui s'expriment au contact avec les autres. J'ai pris comme point de départ ces trois concepts pour résumer ce que je choisis d'appeler mon modèle théorique.

Ci-dessous j'ai résumé comment des concepts théoriques supplémentaires peuvent fonctionner avec les concepts de Goffman. J'ai aussi rendu compte de comment ces concepts, chacun à sa façon, contribuent à apporter un éclairage sur le matériau sans lequel on passerait à coté de beaucoup de sa signification..

Pour la clarté du propos, je vais commencer par prendre comme point de départ le concept d'identité-moi, pour ensuite aborder l'identité personnelle avant de terminer par évoquer l'identité sociale. *L'identité-moi*, aussi appelé identité vécue, est le regard subjectif que l'on porte sur sa situation et ses propres caractéristiques à la suite de différentes expériences sociales. *L'identité-moi* est donc de nature subjective et réflexive. *L'homophobie intériorisée* exprime spécifiquement comment gays et lesbiennes portent l'homosexualité en tant que stigmat.

Le processus du *come-out* est un processus à deux niveaux. D'un côté, c'est un processus intra-psychique dans lequel on reconnaît que l'on est gay ou lesbienne. De l'autre, c'est un processus lié à la façon de se définir en tant que gay ou lesbienne vis-à-vis des autres. La *crise* en tant que processus est selon moi un complément nécessaire au processus *come-out* pour mettre en relief à quel point il peut être traumatisant pour la personne impliquée.

Lors d'une crise éventuelle liée au fait de faire savoir que l'on est gay ou lesbienne à ses parents et à ses proches, on a affaire à un *tabou*. Pour souligner de quelle façon le fait d'être fondée sur un tabou influence une situation de crise éventuelle, j'ai ajouté la perspective de *traumatisme fondé sur les tabous*.

La théorie de Piaget sur la *reconnaissance* contribue à faire comprendre comment l'être humain peut maîtriser et s'adapter à de nouvelles conditions et influences, par exemple en modifiant d'anciennes façons de comprendre en fonction de nouvelles expériences. Avoir des parents gays ou lesbiennes peut générer une situation de stress pour les proches. La *maîtrise du stress*, elle, contribue à décrire comment on peut gérer une telle situation.

L'identité personnelle éclaire le rôle du contrôle sur l'information dans le rapport du stigmatisé avec son environnement. Le processus de *come-out* décrit explicitement comment quelqu'un en tant que gay ou lesbienne gère l'information sur son stigmat, qui peut influencer l'image que les autres ont de lui ou d'elle.

L'identité sociale permet de traiter la stigmatisation en tant que phénomène. Le concept de *doxa* contribue, avec les concept de *règles du jeu social* de Goffman, à mettre en relief les règles et les normes cachées de notre culture. Le concept de *monopole du modèle* permet de mettre en évidence les rapports de pouvoir en jeu lorsque une réalité vécue par une majorité

est érigée en un modèle de réalité simplifié et unique. Voir le *langage en tant que moyen de pouvoir* permet d'approfondir le rôle du langage dans notre contexte.

Le concept de *normativité hétérosexuelle* est, quant à lui, un outil pour saisir comment l'hétérosexualité est toujours considérée comme allant de soi dans notre société. Le concept de *tabou* contribue, quant à lui, à nous faire comprendre comment l'homosexualité représente un interdit social dans notre société, qui s'exprime par du silence et qui rend invisible l'homosexualité en tant que phénomène.